

Chapitre IV

Les conditions générales du changement. Déterminations systématiques et extrasystématiques. Stabilité et instabilité des traditions linguistiques.

1. 1. Radicalement distinct du problème universel du changement linguistique (c'est-à-dire de la mutabilité des langues) est *le problème général des changements*, qui est celui qui se pose après avoir reconnu que changer est intrinsèque au mode d'existence de la langue. Ce second problème est ordinairement posé dans des termes en apparence identiques à ceux du premier : pourquoi les langues changent-elles ? ou quelles sont les causes du changement linguistique ? Cela est en partie dû au fait que le changement est nécessairement étudié entre deux « états », et, en partie, aux déficiences terminologiques générales des sciences de l'homme, qui adoptent très souvent le vocabulaire et les expressions propres aux sciences de la nature. Et surtout, cela est dû à l'identification ou à la confusion entre les deux problèmes, laquelle tient à son tour à l'attitude naturaliste elle-même par rapport à la langue. Mais il s'agit, en réalité, de problèmes totalement distincts. Le problème de la mutabilité des langues devient illégitime lorsqu'il est posé en tant que *problème empirique*, parce qu'il s'agit d'un *problème rationnel*, qui ne peut être résolu au moyen de la simple accumulation d'explications partielles : il se rapporte au *mode d'existence de la langue*, et non aux changements particuliers qui s'observent dans telle ou telle langue. Inversement, le problème général du changement – bien qu'il ne puisse pas cesser de se fonder sur la connaissance préalable du mode d'être de la langue – est légitime précisément en tant que problème empirique, ou, pour mieux dire, en tant que problème d'une *explication historique généralisée* (cf. II, 4.2.). La question à laquelle il s'agit de répondre n'est pas, dans ce cas, celle du *pourquoi de la mutabilité des langues*, mais celle du *pourquoi de tels et tels changements*. On ne se demande pas alors pourquoi existe, en général, le changement linguistique, pourquoi les langues ne sont pas immuables, mais pourquoi les changements se produisent tels qu'ils se produisent. En d'autres termes, il ne s'agit pas de découvrir les « causes » du changement linguistique (qui, par ailleurs, n'en possède pas, si elles sont entendues en tant que causes efficientes et externes), mais d'établir les modalités générales des changements et les circonstances (les conditions) qui déterminent ces modalités.

1. 2. Or, puisque que la langue se fait et que ce que l'on appelle « changement » constitue le *se faire* même de la langue (cf. III, 5.1), le problème général des changements consiste à établir les modalités et les conditions de ce *se faire*. Par ailleurs, puisque la langue se fait au moyen de la liberté linguistique des individus parlants, ce même problème, posé du point de vue de l'activité de parler, consiste à établir les conditions dans lesquelles la liberté linguistique rénove ordinairement la langue ; et, posé du point de vue de la langue constituée, il consiste à établir la manière dont la langue s'adapte aux nécessités expressives des individus parlants, ou encore, comment et dans quelles conditions ce qui est créé au moyen de la liberté linguistique est accepté et diffusé, c'est-à-dire est inséré dans la tradition linguistique et, à son tour, devient tradition. Par conséquent, ce problème n'est pas non plus un problème « causal » au sens naturaliste, et il n'est pas pensable que de répertorier les diverses conditions évoquées puisse nous procurer la « solution » du faux problème « causal » du changement linguistique. L'explication va assurément au-delà de la simple description et s'efforce de parvenir à *motiver* ou *justifier* les changements (le fait qu'ils surgissent à tel moment et qu'ils soient ainsi et non autrement), à trouver, comme on l'a dit, leurs « raisons ». Mais, d'un côté, motiver les changements ne signifie pas motiver le changement en général et, d'un autre côté, ces « raisons » ne sont pas des *causes* – au sens que possède ce terme sur le plan de la nécessité –, mais des conditions, des circonstances ou des déterminations au sein desquelles agit la liberté linguistique des

individus parlants¹. De telles déterminations ne *provoquent* pas, mais conditionnent seulement les changements et peuvent contribuer à accélérer ou, également, à retarder ce qu'avec un terme impropre, on appelle « évolution » des langues (cf. VI, n. 7).

1. 3. En conséquence, si le problème général des changements est, précisément, celui de leur « conditionnement », ce problème implique, comme tout aussi légitime, le problème de la stabilité relative des systèmes linguistiques. Expliquer pourquoi certaines langues changent moins que d'autres, ou pourquoi certaines traditions se maintiennent plus largement, est aussi important que d'expliquer les changements.

2. 1. 1. Par rapport au second problème du changement linguistique, il n'est pas erroné de parler de facteurs « externes » et « internes », « structuraux » et « historiques », pourvu que l'on comprenne qu'il s'agit de facteurs passifs, de *circonstances de l'activité de parler et de déterminations historiques de la liberté linguistique*, et non de facteurs actifs, de « causes » déterminantes du changement.

2. 1. 2. Il faut seulement observer qu'en réalité, en tant que conditions de l'activité de parler, ces facteurs sont tous « internes ». Les dénommés facteurs « externes » (comme le mélange de populations, les centres culturels, etc.)² sont des facteurs de second degré, qui ne déterminent pas directement l'activité linguistique : ce qu'ils déterminent, c'est *la configuration du savoir linguistique*, qui, à son tour, est une condition de l'activité de parler. Ainsi, la circonstance à laquelle est confrontée la liberté linguistique n'est pas le mélange de populations en tant que tel, mais l'état du savoir linguistique interindividuel qui peut en résulter. La même chose peut être avancée à propos des « modifications dans la structure de la société » invoquées surtout par A. Meillet³ comme raison ultime du changement linguistique. Les modifications dans la structure de la société ne peuvent se refléter comme telles dans la *structure interne* de la langue, puisqu'il ne s'agit pas de structures parallèles. La structure de la société correspond à la *structure externe* de la langue, à sa stratification sociale. Et cela est un fait *culturel*. Le social est, sans doute, un facteur indirect important dans l'« évolution » linguistique, mais seulement dans la mesure où il implique une variété et une hiérarchisation du savoir linguistique, c'est-à-dire en tant que facteur culturel.

Un fait analogue doit être observé en regard de la distinction entre « facteurs historiques » et « facteurs structuraux ». Les facteurs structuraux ne cessent pas d'être historiques, puisque le fait de constituer tel système et non un autre est aussi un fait historique. Et si l'on entend par facteurs « historiques » lesdits facteurs « externes », ceux-ci ne peuvent alors pas être coordonnés avec les structuraux, parce qu'il s'agit, comme nous l'avons signalé, de facteurs de degré différent.

2. 1. 3. Il serait donc préférable de parler de facteurs *systématiques* et *extrasystématiques* (en distinguant dans chacune des deux catégories les facteurs *permanents* et *occasionnels*). Cette distinction coïncide par ailleurs avec celle qui a déjà été faite entre l'*intensif* et l'*extensif*, c'est-à-dire avec les deux directions du changement (cf. III, 4.4.2.). Est « systématique » tout ce qui appartient aux oppositions fonctionnelles et aux réalisations normales d'une langue : à son système fonctionnel et normal. Est « extrasystématique » (mais non « externe ») tout ce qui se rapporte à la variété du savoir linguistique dans une communauté parlante et au degré de ce savoir, ou encore, à la vigueur de la tradition linguistique.

¹ Étant donné le mode d'existence de la langue, ces déterminations sont, par ailleurs, les déterminations mêmes de l'activité de parler ; seulement, elles sont considérées du point de vue de l'ensemble d'une communauté linguistique. Il est à ce propos oiseux d'observer que, sans ces déterminations, le changement ne se réaliserait pas, puisque cela signifie uniquement que la langue ne changerait pas si elle n'était parlée (cf. I, 2.2.).

² Sont naturellement exclus les facteurs physiologiques, qui ne peuvent être des motifs de « changement » (cf. III, 2.2.3. et III, n. 16).

³ *Linguistique historique*, I, pp. 17-18.

2. 2. Ces deux séries de facteurs appartiennent cependant toutes deux à la langue, même si ce n'est pas dans le même sens. Par conséquent, on en arrive à la conclusion, apparemment paradoxale, selon laquelle les facteurs du « changement de la langue » sont dans la langue même. Bien plus, cette conclusion serait absurde si les « facteurs » dont on a parlé étaient réellement des « causes » déterminantes du changement. Cela signifierait en effet que la langue est la « cause » de son propre changement ; et, puisque le changement est, précisément, la constitution d'un nouvel élément de langue, cela reviendrait à dire que la langue est « cause » d'elle-même. Mais la conclusion n'est ni absurde ni paradoxale si l'on tient compte du fait que lesdits facteurs ne sont pas des « causes », mais des *conditions* ou des *déterminations* de la liberté, et que le changement, en tant que constitution d'une nouvelle tradition linguistique qui se substitue à une autre qui lui est antérieure, doit trouver son « lieu », sa possibilité et sa justification intensive et extensive (fonctionnelle et culturelle), dans l'ensemble des traditions déjà constituées : dans la « langue » en tant que technique systématique et culturelle. En outre, cela est corollaire du fait que, le changement étant la diffusion d'une *innovation*, il doit trouver dans un « état de langue » les conditions favorables pour son acceptation interindividuelle.

2. 3. Il ressort de ce qui a été dit que les « conditions » du changement sont exclusivement *culturelles* et *fonctionnelles* et peuvent être observées dans n'importe quel « état de langue ». La langue est un « savoir faire » (cf. II, 3.2.2.) et change, précisément, en tant que savoir. Les changements trouvent donc leur détermination positive et négative dans les conditions du savoir linguistique interindividuel : dans leur capacité de correspondre aux nécessités expressives des individus parlants. D'autre part, la langue est un ensemble de moyens systématiques (cf. II, 3.1.1.) et ne peut changer (se rénover) que de façon systématique. Par conséquent, tout changement, en tant que constitution d'un nouveau moyen systématique, doit trouver sa justification et ses limites dans la fonctionnalité du système dans lequel il s'insère. En effet, si dans quelque « état de langue » que ce soit peut être délimité un « système », cela signifie qu'à tout moment la langue est un système, c'est-à-dire qu'elle « évolue » en tant que système. Pour mieux dire, l'observation de la systématisme dans la synchronie n'est possible justement que parce que la langue se refait et se rénove systématiquement (cf. III, 4.4.7.). Et si, entre deux « états » de langue, la langue change sans cesser d'être systématique, cela signifie que le changement trouve dans le système son lieu nécessaire : qu'il se justifie par une possibilité ou une « insuffisance » du premier « état », par rapport aux nouvelles nécessités expressives des individus parlants ⁴.

2. 4. Il faut en outre rappeler que, le changement étant intrinsèque au mode d'existence de la langue, nous nous trouvons, en réalité, à tout moment face à des changements en actes. Par conséquent, les changements doivent se refléter aussi dans les « états » de langue, même s'ils ne peuvent être observés comme tels d'un point de vue strictement synchronique (cf. I, 2.3.3.). En effet, les changements se manifestent en synchronie, du point de vue culturel, dans les formes « sporadiques », dans ce que l'on appelle les « erreurs courantes » en regard de la norme établie et dans les moyens hétérosystématiques observables dans un dialecte ; et du point de vue fonctionnel, dans la présence, au sein du même mode de discours, de variantes facultatives et de moyens isofonctionnels. Or, tout ce qui, du point de vue diachronique, est *déjà changement*, est, du

⁴ Cf. l'interprétation à laquelle est arrivé M. MERLEAU-PONTY, *Sur la phénoménologie du langage*, p. 94 : « Si donc, considéré selon une coupe transversale, le langage est système, il faut aussi qu'il le soit dans son développement... Sous un autre rapport, la diachronie enveloppe la synchronie. Si, considéré selon une coupe longitudinale, le langage comporte des hasards, il faut que le système de la synchronie à chaque moment comporte des fissures où l'événement brut puisse venir s'insérer ». Seulement, il ne s'agit ni de « hasards » ni d'« événements bruts » (en cela, Merleau-Ponty accepte la conception saussurienne). Une innovation, en tant que telle, peut correspondre à une nécessité momentanée et à une possibilité occasionnelle, mais un « changement » ne peut correspondre qu'à des nécessités et à des possibilités générales.

point de vue d'un « état de langue », *condition du changement*, en tant que point critique du système et possibilité de sélection entre des moyens équivalents.

3. 1. Pour ce qui concerne le domaine culturel, il est connu que la variété (régionale ou sociale) du savoir linguistique, dans les limites de la même langue historique, et la fragilité du savoir lui-même, durant les époques de décadence culturelle ou dans les groupes sociaux de culture réduite, sont des conditions favorables au changement. Dans ce que l'on appelle le « latin vulgaire », la majorité des changements qui ont conduit à la fragmentation pré-romane sont d'origine rustique, régionale ou provinciale (c'est-à-dire qu'ils procèdent de communautés ne connaissant qu'imparfaitement la norme romaine) et se sont diffusés durant l'époque où la culture latine a déchu et où Rome a commencé à perdre, avec son prestige politique et économique, également son prestige de centre culturel de l'Empire. Inversement, l'homogénéité et l'assurance du savoir linguistique et, en général, l'adhésion d'une communauté linguistique à sa propre tradition linguistique, constituent des conditions de relative stabilité (de résistance au changement).

3. 2. Il faut observer à ce propos que la culture linguistique (la langue en tant que culture) ne doit pas être confondue avec la culture en général, même si elle coïncide souvent avec elle. L'apparence « plus cultivée » d'une société peut être étrangère et, dans un tel cas, le critère d'exemplarité de la langue nationale se trouverait bien plus dans les couches linguistiques « populaires ». De la même façon, il est connu que demeurent le plus souvent linguistiquement conservatrices, non seulement les communautés de vaste culture extralinguistique, mais également les communautés pour lesquelles la langue est l'unique ou le quasi unique bien culturel, puisque, pour celles-ci, la défense de la tradition idiomatique coïncide avec la défense de leur propre individualité⁵. Tel est le cas des petites communautés linguistiques culturellement « assiégées » par d'autres communautés de culture supérieure. L'observation selon laquelle les aires « plus exposées à la communication », plutôt que d'être innovatrices (selon la norme néolinguistique bien connue), demeurent conservatrices lorsqu'elles se trouvent en contact avec d'autres langues, est à mettre en relation avec cela⁶. D'autre part, il faut distinguer les *changements de diversification* et les *changements d'unification*, qui apparaissent durant les époques d'extension d'une norme culturelle. À ce dernier type appartiennent les changements qui ont mené de l'attique à la koinè hellénique et, probablement aussi, les changements phonétiques qui ont constitué ce que l'on appelle la « révolution phonologique » espagnole du Siècle d'Or.

3. 3. Les contacts interidiomatiques appartiennent également, du point de vue culturel, à la variété du savoir linguistique au sein d'une même communauté. Ces contacts acquièrent une importance particulière durant les époques et dans les cas de bilinguisme, où les mots « étrangers » peuvent être employés comme *Fremdwörter*, c'est-à-dire sans être adaptés au système de la langue qui est parlée⁷. Ainsi, en latin, les hellénismes archaïques, comme *purpura* et *gubernare*, aussi bien que les hellénismes populaires, ont été adaptés au système phonologique latin, alors que les hellénismes adoptés durant l'époque classique, par des gens qui savaient le grec, ont conservé leur forme grecque. En roumain, ont été adoptés à certaines époques divers éléments slaves avec un *o* tonique, dans une position dans laquelle la norme roumaine exigeait *oa* : des éléments tels que *popă*, *torbă*, *sobă*, etc., qui sont ensuite parvenus à la phonologisation de *oa*, auparavant variante de /o/ ; et cela ne fut possible que dans des conditions de bilinguisme, puisque, autrement, ces vocables

⁵ De cette manière, deux langues (par exemple le sanscrit et le lithuanien) peuvent être conservatrices pour des raisons diamétralement opposées.

⁶ Cf. V. Pisani, *Geolinguistica e indoeuropeo*, p. 170.

⁷ En ce sens également, un unique mot étranger employé avec sa forme étrangère est un cas de « bilinguisme », même s'il s'agit d'un cas limite.

auraient été adaptés au système roumain. Mais il s'agit là de choses bien connues, sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister⁸.

4. 1. 1. Il convient, en revanche, de s'attarder davantage sur ce qui se réfère aux conditions « systématiques » ou « fonctionnelles », en commençant avec la condition la plus générale et la plus importante, qui est que la langue est, à tout moment, en train d'être faite. Un système linguistique, lorsqu'il est déjà réalisé dans des formes traditionnelles, loin d'être « par définition équilibré », est, par sa nature même, un système « imparfait » (au sens d'« inachevé »)⁹. Saussure parle, quelque part, des produits « détériorés » par les changements dans le « mécanisme de la langue »¹⁰, et l'on parle souvent, dans la linguistique post-saussurienne, des « perturbations » que les « facteurs externes » produiraient dans les systèmes linguistiques (cf. I, 1.1.). Mais, dans un tel cas, ou bien il faut admettre que les systèmes délimités en synchronie sont parfois des systèmes « équilibrés » et, d'autres fois, des systèmes « détériorés » ou « perturbés », ou bien il faut reconnaître que tout système linguistique se trouve toujours dans un équilibre précaire.

4. 1. 2. C'est justement ce dernier cas que l'on observe. Par rapport au système comme technique de l'activité linguistique, tout élément fonctionnel possède une définition positive (c'est ceci et cela) et une définition négative (ce n'est ni ceci ni cela), et entre ce qu'un élément *est* et ce qu'il *n'est pas* (mais qu'il peut cependant être sans affecter la fonctionnalité du système) apparaît toujours une zone libre qui représente sa marge de réalisation possible : considérez, par exemple, la latitude de réalisation des phonèmes et la latitude d'« acceptations » des signifiés. Dans certains cas, ladite marge peut être très vaste, comme dans le cas des occlusives vélaires latines (*k*, *g*) qui, suivies par *e*, *i*, pouvaient en arriver à être réalisées même comme *č*, *ǵ*, sans que cela n'affecte de quelque manière le système fonctionnel, dans la mesure où il s'agissait d'un champ de réalisation *non utilisé* par d'autres phonèmes. En russe, /t'/ peut en arriver à être réalisé comme [ts'], [č] (cf. la prononciation affectée de mots comme *tětja*), sans être pour cela confondu avec les phonèmes /ts/, /č/, qui n'admettent pas la yotization. En français, /r/ peut en arriver à être réalisé comme [x] sans danger de confusion, tandis que cela ne serait pas possible en espagnol où *x* possède une valeur phonématique (cf. *aro* / *ajo*), ni en allemand, où il pourrait être ennuyeux de prendre une *Darstellung* pour une *Dach-stellung*, ou inversement.

En second lieu, pour rester dans le champ phonétique, des corrélations vacillantes et jusqu'à des « cases vides » correspondant à des corrélations incomplètes s'observent ordinairement dans un système. Ainsi, dans le Rio de la Plata, la corrélation de sonorité manque d'un corollaire sourd dans le cas de /ʒ/. L'on a, de cette façon, une « case vide » /j/ qui peut « être remplie » ; et elle est déjà remplie par des réalisations sporadiques de /ʒ/, lequel permet des réalisations comme [jor] pour l'anglais *shorts* qui, sans cette « case vide »,

⁸ Il n'entre pas dans le propos de ce travail d'examiner attentivement les divers problèmes qui se posent à propos des contacts interidiomatiques et du bilinguisme. On peut voir, à ce propos : B. TERRACINI, *Conflictos de lenguas y de cultura*, Buenos Aires 1951, et U. WEINREICH, *Languages in Contact. Findings and Problems*, New York 1953. Ce dernier ouvrage envisage le bilinguisme surtout du point de vue structural, mais il contient une très vaste bibliographie sur tous les problèmes des contacts interidiomatiques. Concernant le bilinguisme comme condition du changement linguistique, voir également les importantes considérations de S. PUȘCARIU, *Limba română*, traduction allemande *Die rumänische Sprache. Ihr Wesen und ihre volkliche Prägung*, Leipzig 1943, p. 241 et sqq. En parlant de la substitution d'un mot national par un mot étranger, Pușcariu observe que la véritable « cause » de l'adoption n'est pas le bilinguisme en tant que tel, mais la fragilité fonctionnelle du mot substitué (p. 246). Cela est certain dans la majorité des cas, sauf qu'il ne s'agit pas d'une « cause », mais toujours d'une « condition » : d'une situation de fait à laquelle est confrontée la liberté linguistique.

⁹ Cf. M. MERLEAU-PONTY, *Sur la phénoménologie*, p. 95 : « il nous faut comprendre que, la synchronie n'étant qu'une coupe transversale sur la diachronie, le système qui est réalisé en elle n'est jamais tout en acte, il comporte toujours des changements latents ou en incubation ».

¹⁰ CLG, p. 124.

ne pourrait être adapté que comme [čor] (cf. *bolševik* > *bolchevique*). D'une façon analogue, en latin, au phonème /f/ correspondait – dans la même corrélation, quoique dans un sens inverse – une « case vide /v/ qui, en effet, a pu être occupée par des réalisations de /u/, avec d'importantes répercussions sur le système grammatical (cf. 4.5.5.).

4. 1. 3. L'équilibre du système devient encore plus précaire si l'on considère les variantes de réalisation et les réalisations normales. Ainsi, dans le castillan exemplaire d'Espagne /j/ se réalise dans différents cas en tant que [ž], [dž] (en position initiale et après une nasale et / : *yugo*, *inyectar*, *conyugal*), cette réalisation étant par ailleurs exigée par la corrélation avec /č/ ¹¹. De là vient que /j/ ait pu parvenir jusqu'à /ž/ dans les sous-dialectes méridionaux et dans diverses zones d'Amérique. Dans le cas de [w] et de [gw], la norme littéraire et commune maintient dans un équilibre plus ou moins précaire deux réalisations obligatoires distinctes ([weko], mais [agwa]), qui ne correspondent cependant pas à une opposition distinctive du système phonologique espagnol. Et dans le Rio de la Plata, la multitude même des réalisations admises par le phonème /s/ indique un point extrêmement critique du système phonologique, avec la perspective de sérieuses modifications dans le système grammatical, étant donnée l'importance que possède le /s/ en tant que morpho-phonème nominal et verbal ¹². En effet, les variantes de réalisation représentent, ainsi qu'on l'a dit (cf. 2.4.), la manifestation du changement dans la synchronie. Le même principe vaut pour ce qui se rapporte aux nombreux moyens complémentaires et isofonctionnels qui s'observent toujours au sein d'un « état de langue ». Ainsi, par exemple, en latin, le temps prédomine dans le système verbal, mais les modalités aspectuelles persistent également ; la déclinaison désinentielle existe, mais il est en même temps fait un ample usage des prépositions ; de nombreux substantifs admettent dans la flexion deux paradigmes différents, etc. En un certain sens, même lorsqu'il s'agit de langues fixées par la littérature et codifiées, tout ce qui, dans les grammaires courantes, est indiqué en tant qu'« autre possibilité » ou qu'« exception » est un reflet du diachronique dans le synchronique, soit comme établissement d'un nouveau moyen, soit comme persistance d'un ancien moyen, et constitue un « point critique » du système réalisé ¹³.

4. 1. 4. Un autre aspect du caractère « incomplet » des systèmes réalisés apparaît dans le fait qu'une grande partie des oppositions possibles au sein du système fonctionnel demeure inutilisée. Ainsi, dans une langue comme l'espagnol (même en laissant de côté les formes avec préfixes et suffixes), il n'existe pas beaucoup de termes qui se distinguent des autres par chacun de leurs phonèmes et par un seul phonème dans chaque cas : à *puerta*, par exemple, ne s'opposent ni **cuerta*, **duerta*, **nuerta*, etc. C'est dire qu'un grand nombre de signifiants « possibles » n'existent pas effectivement dans la langue. Cela implique, d'une part, qu'au sein de la réalité linguistique concrète, les unités distinctives minimales sont souvent polyphonémiques, et, d'autre part, que la latitude de réalisation et de perception « compréhensibles » dépasse fréquemment les limites des oppositions distinctives consignées dans le système phonologique abstrait : ce qui « suffit » pour comprendre et se faire comprendre – même en faisant abstraction des déterminations extralinguistiques (cf. III, 4.2.) – est, dans de nombreux cas, à peine une « figure » du mot, plus ou moins estompée. Un tel fait constitue une condition permanente d'« instabilité », surtout pour les langues à vocables polysyllabiques.

¹¹ E. ALARCOS LLORACH, *Fonología*, p. 150, signale justement que /j/ représente un point de déséquilibre dans la structure systématique actuelle du castillan.

¹² Cf. à ce propos, W. VASQUEZ, *El fonema /s/ en el español del Uruguay*, Montevideo 1953.

¹³ H. FREI, *La grammaire des fautes*, Paris-Genève-Leipzig 1929, p. 32, observe, de façon tout à fait légitime, qu'une innovation idiomatique n'est pas nécessairement une « erreur », une forme « incorrecte » : en effet, il peut s'agir d'une création systématique nécessaire (cf. III, 3.2.1. et note 38). À propos de l'« imperfection » des systèmes linguistiques, cf. A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*⁵, Paris 1948, p. 234.

4. 2. 1. Il faut mettre en relation avec cela le problème encore insuffisamment étudié du *degré de fonctionnalité* des oppositions distinctives¹⁴. Dans l'inventaire phonématique abstrait, tout ce qui est distinctif se trouve sur le même plan, puisque cela sert, *dans un certain cas*, à distinguer. Mais dans la réalité de la langue, de larges différences de « rendement fonctionnel » s'observent. Certaines oppositions sont beaucoup plus importantes que d'autres et, dans des positions et des mots divers, des différences de rendement fonctionnel sont enregistrées. De là procède que diverses oppositions distinctives puissent « disparaître » (c'est-à-dire être ignorées des individus parlants) sans que cela affecte gravement la fonctionnalité du système. Ainsi, en espagnol, les oppositions /θ/ - /s/ et /λ/ - /j/ (*caza-casa, cocer-coser, cebo-sebo, ciervo-siervo, cerrar-serrar, zueco-sueco ; halla-haya, calló-cayó, mallo-mayo, pollo-poyo*) ne sont pas plus importantes que certaines autres, déjà universellement ignorées, comme /ks/ - /s/ (*expiar-espiar, expirar-espirar*) et, surtout, *b - v* (*barón-varón, basto-vasto, rebelar-revelar, acerbo-acervo*). Dans l'italien littéraire, les oppositions /o/ - /ɔ/, /e/ - /ɛ/, malgré leur caractère systématique, ne possèdent pas l'importance fonctionnelle des oppositions /o/ - /a/, /o/ - /e/, par exemple, parce qu'elles n'apparaissent qu'en position tonique et souvent uniquement comme « normales » (bien plus : on admet même des variantes normales comme *lettera-lettera*) ; et /s/ - /z/ n'apparaît que dans un petit nombre de cas, comme *lfusol-lfuzol*, et uniquement en position intervocalique.

4. 2. 2. D'autre part, le rendement fonctionnel d'une opposition n'est bien souvent qu'apparent : il peut être observé dans le dictionnaire, mais il ne se manifeste pas réellement dans l'activité de parler. En se fondant sur le dictionnaire, nous distinguerions en espagnol /gw/ de /w/ – malgré les réalisations telles que [awa] et [gweβo] et les variantes admises par la norme, telles que *guaca-huaca, guasca-huasca* – du fait de l'existence de *güello / huello, güero / huero*, avec des significations distinctes ; mais les formes de cette dernière opposition appartiennent à des dialectes totalement différents.

D'autres fois, une opposition peut apparaître au sein d'un même dialecte et, pourtant, son rendement fonctionnel peut finalement être pratiquement nul, parce que les formes qui s'opposent ne se rencontrent ordinairement pas dans le même discours ni dans le même contexte ; ainsi, par exemple, dans le cas de *zueco-sueco, cabo-sebo*. En outre, les mots sont aussi différenciés par d'autres expédients, et non pas seulement par leur consitution phonématique. Il est ainsi vrai que la confluence de /λ/ - /j/ dans /ž/ fait que se « confondent » *pollo* et *poyo, halla* et *haza, calló* et *cayó* ; mais cela ne se produit que dans l'abstrait, puisque concrètement ces mots se différencient par leurs associations syntagmatiques distinctes¹⁵.

4. 2. 3. C'est précisément pour cette raison que l'observation selon laquelle 'le changement phonétique respecte les oppositions distinctives' doit être entendue avec certaines restrictions (cf. III, 4.4.8.). Ce qui se passe, en réalité, c'est que le changement phonétique, comme n'importe quel autre changement systématique, acquiert le caractère de ce qu'E. Sapir appelle *drift*, ou encore, « dérive »¹⁶. Cela n'est, par ailleurs, qu'une

¹⁴ Cf. A. MARTINET, *Où en est la phonologie ?*, « *Lingua* », I, p. 55. Voir également *SNH*, pp. 66-67 ; *Forma y sustancia*, p. 69.

¹⁵ G. BOTTIGLIONI, *La geografia linguistica (Realizzazioni, metodi e orientamenti)*, « *Revue de Linguistique Romane* », XVIII, p. 151, avertit, justement, que l'homophonie n'est pas nécessairement intolérable pour les individus parlants. En effet, l'homophonie – par le biais de laquelle le structuralisme, en la tenant pour une condition du changement, se rapprochait de la géographie linguistique – n'est ordinairement dangereuse que lorsque les termes homophones appartiennent au même champ sémantique. D'autre part, la tolérance des formes homophones varie selon les langues ; cf. B. TRNKA, *Bemerkungen zur Homonymie*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, IV, pp. 152-156. Pour une plus grande précision du concept d'homophonie, cf. R. GODEL, *Homonymie et identité*, Cahiers Ferdinand de Saussure, VII, pp. 5-15.

¹⁶ Cf. *Language*, New York 1921, p. 160 *et seq.* L'interprétation en terme de « dérive » est, sans doute, celle qui correspond le mieux au concept de 'drift'. Cela apparaît ainsi dans l'excellente

métaphore pour dire que la langue se crée de façon systématique et que, *dans la création linguistique, la finalité systématique surpasse la finalité distinctive spécifique, de la même façon que la finalité systématique générale surpasse la finalité systématique particulière*. Les cas dans lesquels le changement affecte réellement certaines oppositions importantes et nécessaires se résolvent au moyen d'autres changements, particuliers : s'il s'agit de mots qu'il est nécessaire de maintenir distincts, au moyen de la dérivation et de la rénovation lexicales, de l'amplification sémantique, etc. Ainsi, l'espagnol *cama* (< *camba*), comme il se confondait avec *cama* 'lecho', s'est vu substitué, dans son sens propre, par *pierna* ; et dans le Rio de la Plata, *cocer* qui en était arrivé à être identique à *coser*, a été substitué par *cocinar*. Quant à ce qui est systématiquement important, on peut dire que bien avant qu'un élément ne disparaisse du système, il existe déjà dans la norme les éléments qui le remplaceront dans sa fonctionnalité. Longtemps avant que la quantité vocalique ne disparaisse (en tant que trait distinctif) du système latin, l'accent d'intensité et les différences de timbres vocaliques qui allaient prendre sa place existaient déjà en latin. Dans l'espagnol d'Uruguay, dans les parlers où le *s* final est tombé, des corrélations de timbre et de quantité vocalique se sont substituées à la fonction morphologique de cette consonne¹⁷. Pour mieux dire, dans l'actualité, /s/ est représenté dans ces parlers par le timbre ouvert des voyelles finales (ε, ɔ) ou par la quantité (a :). Si, à un moment quelconque, devait être perdue la conscience de la possibilité de sélection entre ces différents phonèmes et –s, le timbre et la quantité en viendraient à acquérir automatiquement une valeur phonologique propre, comme cela s'est produit en andalou¹⁸. Dans la langue, rien ne se « détériore » qui ne soit, de quelque manière, réparé par avance ou pour quoi il n'existe pas déjà la possibilité d'une solution (Cf. 4.3.).

4. 2. 4. Ce qui a été dit à propos des différences de rendement fonctionnel ne signifie cependant pas qu'une opposition « inutile » ou peu fonctionnelle doive nécessairement disparaître. Elle peut être indéfiniment maintenue par la norme culturelle et peut aller jusqu'à trouver sa justification dans le système, par exemple, dans le haut degré de fonctionnalité des traits impliqués¹⁹. Ainsi, en italien, l'opposition /dz/ - /ts/ ne fonctionne que dans quelques cas isolés et typiquement « du dictionnaire », comme /radza/ - /ratsa/ et /bɔdʒp/ - /bɔtso/ (puisque dans d'autres cas, comme celui de /mɛdzo/ - /metso/, ce n'est pas l'unique trait distinctif). Malgré tout, cette opposition se maintient bien mieux dans la norme que l'opposition /z/ - /s/ (qui est ignorée dans le Nord et dans le Sud de la Péninsule), parce que l'opposition sourde-sonore fonctionne en italien dans toutes les occlusives et les affriquées, mais non dans toutes les fricatives (/ʃ/ ne la connaît pas), et parce que l'opposition /dz/ - /ts/ ne possède aucune localisation dans le mot, comme l'opposition /z/ - /s/, qui ne peut apparaître qu'en position intervocalique.

4. 3. 1. La possibilité permanente de « réparer » les « détériorations » produites par le changement dans les systèmes linguistiques est due à ce que, dans la langue, cohabitent sur de longues périodes l'ancien et le nouveau, non seulement extensivement, mais aussi intensivement (sous la formes de « variantes » et de « moyens isofonctionnels »), ou encore au fait que, comme on l'a déjà dit, l'une des conditions du changement est le changement

traduction portugaise de J. MATTOSO CAMARA JR., *A Linguagem*, Rio de Janeiro 1954, p. 148 et suivantes. [L'équivalent donné dans la traduction allemande de SDH est « Strömung » : « courant ». La traduction française de l'ouvrage d'E. Sapir donne, quant à elle, le terme « évolution », *Le langage. Introduction à l'étude de la parole*, Paris, Payot (NDT)]

¹⁷ Cf. W. VASQUEZ, *El fonema /s/*, pp. 6-8. La même chose s'est produite, comme on le sait, dans diverses autres régions hispaniques.

¹⁸ Cf. T. NAVARRO TOMAS, *Dédoublément de phonèmes dans le dialecte andalou*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, VIII, pp. 184-186, et *Desdoblamiento de fonemas vocálicos*, « Revista de Filología Hispánica », I, pp. 165-167. Pour ce qui concerne les travaux ultérieurs qui examinent le même fait, cf. E. ALARCOS LLORACH, *Fonología y fonética (A propósito de vocales andaluzas)*, « Archivum », VIII, pp. 193-205.

¹⁹ Cf. E. ALARCOS LLORACH, *Fonología*, p. 107.

même (cf. 2.4.). En paraphrasant la fameuse affirmation de Saussure à propos de la relation entre « langue » et « parole », on peut dire que – sauf dans le cas des adoptions interidiomatiques et des éventuelles créations *ex nihilo* – « rien n'apparaît dans le système qui n'est auparavant existé dans la norme », et, inversement, rien ne disparaît du système fonctionnel sinon au travers d'une large sélection effectuée par la norme. D'autre part, tout déplacement dans la norme (langue réalisée) n'apparaît que comme une concrétion historique de quelque possibilité existant déjà dans le système.

4. 3. 2. Les exemples grammaticaux sont, à ce sujet, plus évidents et peuvent être plus facilement documentés que les exemples phonétiques, bien que l'on ne puisse pas douter que les choses ne se passent pas autrement dans le champ phonétique. Ainsi, la comparaison en *magis* a été, en latin, une « variante » grammaticale (moyen isofonctionnel) avant d'acquérir la valeur qu'elle possède actuellement en espagnol et dans d'autres langues romanes. En effet, la comparaison en *magis* existait déjà dans le latin de l'époque classique, non seulement pour les adjectifs en *-eus*, *-ius*, *-uus*, mais également pour les « substantifs adjectivés » (*magis amicus*), pour la comparaison entre deux qualités (*magis prudens quam sapiens*) et pour des expressions comparatives avec des verbes et des numéraux (*magis quam quadraginta*). Et elle pouvait apparaître comme variante facultative avec les adverbes (*magis audacter*, Cicéron). Ce qui s'est produit, dans le dit « latin vulgaire », a été un déplacement graduel de la norme, par le biais de la sélection entre *magis* et la comparaison désinentielle (en concordance, par ailleurs, avec la progressive affirmation des moyens périphrastiques dans tout le système grammatical latin). Ce n'est qu'au terme d'une ample sélection que *magis* est devenu l'unique moyen comparatif admis, à tout le moins dans certains dialectes, et a cessé d'être une « variante » : il s'est de cette façon produit une *mutation* dans le système²⁰. De la même manière, le démonstratif *ille*, déjà employé avec une valeur très proche de l'article (cf. St Augustin : *ubi veniemus ad illam aeternitatem*), n'est devenu véritablement tel (c'est-à-dire qu'il est resté comme simple actualisateur) que par une *mutation* : au moment où pour dire « celui-là », l'on n'a plus dit *ille*, mais, par exemple, *eccum ille*. La construction en *de* a été dans le latin même une variante syntagmatique du génitif, avant que celui-ci ne disparaisse, en raison de la sélection favorable à la périphrase. Déjà, en latin classique, cette construction possédait des fonctions souvent analogues à celles du génitif : *signum de marmore*, *aetas de ferro* (Ovide), *fama de illo*, *unus de illis* (Cicéron) ; de la même façon, la construction avec *ad* pouvait fonctionner comme variante du datif²¹. Il est également connu que les formes verbales périphrastiques de parfait et de futur existaient, avec une valeur aspectuelle ou « modale », bien avant leur affirmation avec une valeur proprement temporelle, en « latin vulgaire » : cf. *habeo absolutum* (César), *dictum habeo* (Cicéron), *habeo pactam sororem meam* (Plaute), *haec habui dicere* (Cicéron). En espagnol, la forme *había* + participe a été durant longtemps une variante de la forme plus ancienne en *-ara*, *-era* (*gritara*, *saliera*). Mais, lorsque les formes en *-ara*, *-era* sont passées au subjonctif (du fait de leur emploi dans les constructions conditionnelles), la variante *había* + participe a acquis la valeur d'unique mode systématique du plus-que-parfait de l'indicatif. Inversement, les formes en *-ase*, *-ese* (*gritase*, *saliese*), auparavant modes systématiques de l'imparfait du subjonctif, sont devenus, du même fait, « variantes » et aujourd'hui ces formes se voient déjà menacées par la sélection en faveur des variantes en *-ara*, *-era*²².

²⁰ Par analogie avec les concepts de *phonologisation*, *déphonologisation* et *transphonologisation* de la phonologie diachronique, nous pouvons dire qu'une *mutation* en général peut être : *positive*, *négative* ou de *transférence*.

²¹ Quelque chose d'analogue se manifeste dans le roumain actuel, où la construction avec la préposition *la* est équivalente au datif : *la un copil*, *la copiii* s'emploient fréquemment avec la même valeur que *unui copil*, *copiilor*.

²² De nombreux exemples peuvent se trouver dans *SNH*, pp. 64-66.

4. 4. 1. Une autre condition permanente d'« instabilité » tient aux contradictions internes de tout système linguistique réalisé. En effet, la norme exige souvent des réalisations superflues, ou bien des réalisations qui se justifient sur l'axe paradigmatique, mais qui apparaissent inutiles sur la ligne syntagmatique. Et en raison même de l'uniformité paradigmatique, elle peut aller jusqu'à exiger des réalisations contraires au système. De cette manière, il existe dans le concret un conflit permanent entre le syntagmatique et le paradigmatique, puisque, dans un certain sens, on en dit plus, dans l'activité de parler, que ce qui est fonctionnellement nécessaire.

4. 4. 2. Que l'on considère ce qui se passe dans les cas d'accumulations de morphèmes isofonctionnels (cette fois dans la chaîne parlée, et non dans le système). En latin, par exemple, l'emploi des prépositions a fait que, dans nombre de cas, les désinences casuelles devenaient inutiles, et cela fut en effet la raison principale de l'affaiblissement fonctionnel progressif des désinences. En espagnol, l'uniformité paradigmatique (ou encore, ce que l'on appelle couramment la norme d'« individualité » des mots) exige le pluriel des articles aussi dans les cas où il est fonctionnellement inutile (pour être indiqué par le nombre dans le nom) et jusqu'à des cas dans lesquels il contrevient aux règles de distribution phonématique de l'idiome. En effet, les unités lexicales espagnoles ne connaissent pas les liaisons *ss*, *sλ*, *sbl*, mais – puisque dans l'activité de parler, l'article ne constitue qu'un seul mot phonétique avec le nom qui le suit – ces liaisons apparaissent nécessairement dans le cas des noms avec *s*, *λ*, *bl* initiaux précédés de l'article au pluriel : *los sanderos*, *las llanuras*, *los bloques*. De là, la « chute » du *s* devant un autre *s* et, peut-être, le premier pas vers la chute du *s* final en andalou, comme dans le Rio de la Plata et dans d'autres zones américaines. Qu'on observe, en outre, que *sθ*, *sč*, *sj*, *sx* et les liaisons de *s* + deux consonnes sont des liaisons rares ou qui n'apparaissent que dans les composés ; que *sr* est rare et que dans cette liaison *r* est, en réalité, traité comme initial (en effet, l'archiphonème /R/ est représenté dans ce cas par [rr]).

4. 4. 3. Des considérations analogues peuvent également être faites dans le sens contraire. C'est-à-dire que, si, dans une langue, aucun conflit n'est observé entre le paradigmatique et le syntagmatique, ou bien que le paradigmatique se trouve réduit au minimum, cela devrait constituer une condition de relative stabilité.

4. 5. 1. Finalement, l'*interdépendance dynamique* des éléments constitutifs de tout système linguistique, qui est une autre condition permanente d'instabilité des langues, puisqu'elle implique que tout changement est (ou peut être) le motif d'autres changements analogues ou corrélatifs, est à mettre en relation avec les contradictions internes de n'importe quel système réalisé.

4. 5. 2. Cette interdépendance peut, en premier lieu, être comprise comme une solidarité entre les éléments de chacun des systèmes partiels que l'on isole dans la description des langues : le phonétique, le grammatical et le lexical. D'une manière générale, on peut affirmer que l'établissement d'un nouvel élément fonctionnel favorise la constitution d'autres éléments analogues et, inversement, la disparition d'un élément fonctionnel affaiblit les autres éléments du même type. Que l'on considère, par exemple, le cas des affriquées du latin vulgaire, qui, assurément, ne sont pas toutes apparues simultanément, et l'affaiblissement progressif des désinences casuelles à la même époque.

4. 5. 3. Le principe de solidarité dynamique entre les moyens phonétiques d'une langue constituée, comme on le sait, le fondement de la phonologie diachronique, inaugurée par R. Jakobson²³ et cultivée ensuite, avec des résultats universellement appréciés, surtout

²³ *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, II, Prague 1929, et *Prinzipien der historischen Phonologie*,

par A. Martinet ²⁴. Avec la phonologie diachronique, les phonologues de Prague entendaient s'opposer à cet « atomisme » que l'on avait et que l'on a encore coutume d'attribuer aux néogrammairiens. Il serait cependant bon de ne pas oublier que le principe évoqué à l'instant a été énoncé probablement pour la première fois par H. Paul, c'est-à-dire, précisément, par un savant que l'on considère comme le théoricien par excellence de la direction néogrammairienne : « Es besteht in allen Sprachen eine gewisse Harmonie des Lautsystems. Man sieht daraus, dass die Richtung, nach welcher ein Laut ablenkt, mitbedingt sein muss durch die Richtung der übrigen Laute » ²⁵. D'autre part, le même principe a été également formulé, avant ou hors du structuralisme diachronique, par J. Vendryès, déjà en 1902 ²⁶, et par M. Grammont ²⁷.

4. 5. 4. En un sens plus large, l'interdépendance évoquée peut être entendue comme solidarité de tout un système linguistique. Il faut rappeler à ce propos la thèse bien connue de Meillet, selon laquelle la langue est « un système où tout se tient » ²⁸. Une telle thèse, assurément, n'est pas acceptable sans objections pour ce qui concerne les « langues historiques », qui, comme on l'a vu, embrassent ordinairement différents systèmes et différentes normes (cf. II, 3.1.4.). Elle n'est applicable qu'à la « langue fonctionnelle » (cf. II, 3.1.3.), et, même par rapport à celle-ci, nécessite des restrictions, puisqu'au sein d'un système linguistique existent toujours des possibilités contradictoires qui représentent son équilibre précaire. D'autre part, il s'agit d'une thèse tautologique : en dernière analyse, elle signifie simplement qu'« un système est un système », puisque « système » signifie, justement, 'ensemble d'éléments interdépendants'. C'est cependant une tautologie utile et importante, parce qu'elle attire l'attention sur le fait qu'il n'existe pas, dans la langue, de champs autonomes et qui ne communiquent pas (comme cela apparaît si souvent dans les descriptions grammaticales), mais qu'il y a une intime solidarité entre le phonétique, le grammatical et le lexical ; ce qui, dans la perspective diachronique, signifie qu'un changement affectant n'importe lequel de ces aspects possède des répercussions sur l'ensemble du système ²⁹. Et cela est important précisément parce que l'interdépendance des éléments dans un système linguistique n'est pas seulement faite d'accords, mais aussi de contradictions. Du fait de telles contradictions – et, en premier lieu, du fait de la non-coïncidence entre la finalité systématique générale et la particulière (cf. III, 4.4.8.) –, dans

Travaux du Cercle Linguistique de Prague, IV, 1931, pp. 247-267, traduction française *Principes de phonologie historique*, dans N. TRUBETZKOY, *Principes*, pp. 315-336.

²⁴ Cf. *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*, Berne 1955, où le savant français, en plus d'établir les fondements et les principes généraux d'une phonologie diachronique, réunit une série d'études antérieures exemplaires.

²⁵ *Prinzipien*, p. 57. G. VON DEN GABELNITZ a formulé ce même principe d'une façon très similaire, *Die Sprachwissenschaft*, p. 191 : Als Regel, wenn auch kaum als ausnahmslose Regel, darf man annehmen, dass in der Lautverschiebung einer Sprache eine gewisse Folgerichtigkeit herrscht, dass also verwandte Schicksale erfahren ». Et B. DELBRÜCK également a admis une certaine interrelation entre les changements phonétiques : « sehr wahrscheinlich ist, dass vermöge des psychophysischen Mechanismus eine Veränderung die andere nach sich zieht, z. B. die Veränderung eines k auch die eines g » (*Die neueste Sprachforschung*, p. 17).

²⁶ *Réflexions sur les lois phonétiques*, p. 4. Toutefois, à l'exception de ce principe, l'article de Vendryès est l'expression du mysticisme des 'tendances obscures' des langues et des 'innovations générales'.

²⁷ « L'ensemble des articulations d'une langue constitue en effet un système où tout se tient, où tout est dans une étroite dépendance. Il en résulte que, si une modification se produit dans une partie du système, il y a des chances pour que tout l'ensemble du système, en soit atteint, car il est nécessaire qu'il reste cohérent » (*Traité de phonétique*, p. 167). Les exemples que cite Grammont à ce propos sont presque structuralistes. Cf. également p. 156, où le seul fait inacceptable est que la systématisme du changement est attribuée aux inexistantes « tendances de la langue ».

²⁸ *Linguistique historique*, I, p. 16.

²⁹ Cf. R. JAKOBSON, *The phonemic and grammatical aspects of language in their interrelations*, dans *Actes du Sixième Congrès International des Linguistes*, Paris 1948, *Rapports*, pp. 5-18.

une langue, ce qui, d'un côté, se « construit », de l'autre « s'écroule » et nécessite de nouvelles « réparations ».

4. 5. 5. Ainsi, par exemple, la chute du -s dans la Romania Orientale a entraîné non seulement la réduction des pluriels à deux types (-e, -i), mais également l'extension de la désinence -i à la seconde personne des temps verbaux (italien, *chiami, vedi* ; roumain, *chemi, vezi*) qui, autrement, aurait été confondue avec la 3^{ème} personne. L'on peut expliquer d'une manière analogue (pour ce qui concerne les conditions fonctionnelles), diverses autres mutations survenues dans le système grammatical latin, et, parmi elles, la substitution du futur synthétique par des formes périphrastiques. Le futur était déjà déficient, du point de vue de l'expressivité, en latin classique ; et il y avait également quelque chose d'étrange, du point de vue systématique, à le former de deux façons entièrement différentes dans les quatre conjugaisons et à ce qu'il coïncide avec la première personne du subjonctif présent des conjugaisons 3 et 4. Il constituait, par conséquent, un « point faible » du système. Néanmoins, rien ne semblait menacer sa persistance. Mais dans le dénommé « latin vulgaire », *w* et *b* ont été souvent confondus et, avec cela, a également surgi la confusion de certaines formes du futur (*amabit, amabimus*) avec celles du parfait de l'indicatif (*amavit, amavimus*). D'autre part, le passage de *ɣ* à *e* et la perte de la quantité vocalique ont eu pour conséquence la confusion des formes du futur des 3^{ème} et 4^{ème} conjugaisons avec les formes du présent de l'indicatif des mêmes verbes (*dicet-dicit*)³⁰. Tout cela a engagé (quoiqu'en ne la déterminant pas) sa substitution par les périphrases en *habeo, debeo, volo*, non-équivoques et correspondant en même temps à une exigence expressive particulière, pour signifier un « futur vu du présent », comme intention ou obligation (cf. V, 4.2.). À la même période, le parfait de l'indicatif, également menacé par la confusion, s'est souvent vu substitué par la périphrase aspectuelle *habeo* + participe passé. Mais la complète disparition du futur en -*bo, -bis*, et la chute de -*w*- dans les désinences du parfait ont permis la revitalisation de ce temps, qui, effectivement, s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui dans la majorité des dialectes romans.

Inversement, une nouvelle possibilité distinctive est également une nouvelle possibilité grammaticale. En roumain, l'opposition *ó-oa*, une fois « phonologisée », peut servir non seulement pour des distinctions lexicales (*robă-roabă, tonă-toană*), mais également pour des distinctions grammaticales ; ainsi, dans le sous-dialecte moldave, [*robɨ*] « les esclaves », se distingue de [*roabɨ*] « esclaves » uniquement au moyen de l'opposition *ó-oa*. Et assurément, le grammatical exerce également une influence sur le phonétique. En latin, la chute des consonnes finales (en particulier de -*m*) et la disparition graduelle de la quantité vocalique (en tant que trait distinctif) exigent l'emploi des prépositions pour distinguer les fonctions phrastiques du nom (par exemple, *cum hasta* pour *hasta*) ; mais l'on peut également dire le contraire, ou encore que l'usage des prépositions a entraîné l'affaiblissement fonctionnel (et par conséquent matériel) progressif des désinences et de la quantité : il s'agit de processus concomitants et interdépendants. Il faut encore ajouter à cela les cas d'« analogie », parfois très généraux. Tel, par exemple, en castillan archaïque, celui de l'élimination de l'assourdissement des finales (*naf, nuf, verdat, homenax*) et, en partie, également celui de l'apocope de -*e*, grâce à la persistance des sonores au pluriel de ces mêmes mots (*naves, nubes, verdades, homenajes*) : les singuliers *nave, nuve, verdad*,

³⁰ Cf. W. VON WARTBURG, *Problemas y métodos*, p. 163 ; V. BERTOLDI, *La parole quale mezzo d'espressione*, Naples 1946, pp. 259-260 ; A. PAGLIARO, *Corso di glottologia*, I, p. 163 et *Logica e grammatica*, p. 20, n. 1 ; B. E. VIDOS, *Handboek tot de romaanse taalkunde*, 's-Hertogenbosch 1956, pp. 185, 192. D'autre part, C. H. GRANDGENT, *An Introduction to Vulgar Latin* (1907), traduction espagnole *Introducción al latín vulgar*², Madrid 1952, p. 99, observait déjà que le futur latin « était exposé, dans la prononciation tardive, à se confondre avec les présents de l'indicatif et du subjonctif ». J. MATTOSO CAMARA JR, *Uma forma verbal portuguesa*, Rio de Janeiro 1956, p. 30, a attiré l'attention sur les effets de la confluence entre /b/ et [w].

homenaje ont été refaits sur le modèle des pluriels et en accord avec les règles systématiques du castillan concernant l'opposition singulier / pluriel ³¹.

5. 1. Parmi les conditions générales du changement, il faut également prendre en considération la non-coïncidence culturelle et fonctionnelle entre le *système* et la *norme* d'une langue.

5. 2. En effet, du point de vue du savoir linguistique, on observe un désajustement perpétuel entre la connaissance du système et celle de la norme. Ce dernier point signifie un degré supérieur de culture puisqu'il implique d'être informé non seulement de ce qui est *possible*, de ce qui *peut être dit* dans une langue sans affecter sa fonctionnalité, mais également de ce qui effectivement *est dit* et *a été dit*, ou encore d'une réalisation traditionnelle ³². Le système est appris bien avant la norme : bien avant de connaître les réalisations traditionnelles pour chaque cas particulier, l'enfant connaît le système de « possibilités », d'où ses fréquentes « créations systématiques » contraires à la norme (comme *andé* et *cabí* pour *anduve* et *cupe*), constamment corrigées par les adultes.

Un tel désajustement culturel entre le système et la norme entraîne deux conséquences d'ordre général. En premier lieu, les innovations du type que nous avons nommé « créations systématiques » seront particulièrement nombreuses, et auront de grandes possibilités d'être diffusées, durant les époques d'affaiblissement de la tradition et de décadence culturelle, ou dans des communautés de culture linguistique réduite. En second lieu, on peut dire *a priori* que certaines langues étaient destinées à changer davantage que d'autres, dans des circonstances culturelles favorables au changement. En effet, il existe des langues dans lesquelles se manifeste une évidente prédominance du système sur la norme, du *fonctionnellement possible* sur le *traditionnellement réalisé* ; ce sont les langues de structure relativement simple et régulière, comme, par exemple, les langues finno-ougriennes, et, surtout, les langues turques. Celles-ci, en général, changent beaucoup moins, ou « changent sans changer », puisqu'en elles la réalisation traditionnelle importe moins. L'on peut très souvent dire que « ce qui est possible en turc est turc », même lorsque cela n'a jamais été réalisé auparavant. Mais la même chose ne se produit pas avec les langues à structure complexe et en partie anormale, comme la majeure partie des langues indo-européennes, dans lesquelles le système offre diverses possibilités pour un même cas, tandis que la norme n'en retient que quelques-unes parmi elles. Ainsi, en espagnol, dans les trois couples analogues *rendimiento* – *rendición*, *remordimiento* – *remordición* et *volvimiento* – *volvición*, la norme admet les deux possibilités dans le premier cas (quoiqu'avec des valeurs distinctes), seulement la première dans le second cas et aucune d'elles dans le dernier (bien qu'elle admette *revolvimiento*). Dans des circonstances d'incertitude de la tradition linguistique, dans les langues de ce second type, de vastes changements de « régularisation », d'application du système en un sens contraire à la norme, sont toujours possibles (cf. ce qui s'est produit en espagnol avec la majorité des

³¹ Par rapport aux cas de ce type, l'on peut effectivement dire – comme l'écrit E. A. NIDA, *Linguistic Interludes*, Glendale 1947, p. 149 –, que « analogy operates in those parts of language which are out of equilibrium with the general structure as a whole ». Dans d'autres cas, l'analogie réalise des possibilités systématiques particulières, qui peuvent se trouver en contradiction avec d'autres possibilités, plus générales. Ainsi, par exemple, *oigo* est en espagnol une forme analogique, mais n'est pas pour cela en accord avec la structure verbale espagnole « as a whole ».

³² La distinction entre *système* et *norme* peut être assimilée, jusqu'à un certain point, à celle qui est établie, dans la linguistique nord-américaine, entre les *patterns* « productifs », comme celui du pluriel anglais en -s et les « fixes » ou « limités », comme celui de *ox-oxen* (cf. E. A. NIDA, *Op. cit.*, p. 146). Seulement, pour nous, la norme n'embrasse pas seulement le « fossilisé », mais tout ce qui est établi et commun dans les réalisations linguistiques traditionnelles, tandis que le système embrasse les « possibilités », les directives et les limites fonctionnelles de la réalisation, c'est-à-dire la technique même de l'activité linguistique. Dans le cas de *ox-oxen*, le fait de norme n'est pas la forme *oxen* en tant que telle (qui, en tant que possibilité fonctionnelle, n'est pas moins systématique que *oxes*), mais le fait que, dans ce cas, la réalisation traditionnelle est précisément *oxen* et non *oxes*.

verbes « irréguliers » latins et avec les parfaits et les participes forts dans le passage du castillan archaïque au classique).

5. 3. Un désajustement analogue se manifeste entre la norme et le système du point de vue « intensif » : dans ce qui est *distinctif* (phonétique) prédomine le système ; dans ce qui est *significatif*, et en particulier dans le champ grammatical, la norme. Et cela implique également deux conséquences d'ordre général : dans le phonétique, les formes peu courantes demeurent généralement non affectées par les changements (par exemple, celles qui sont propres aux milieux doctes) ; dans le grammatical, au contraire, ce sont les normes anciennes qui se maintiennent ordinairement (par exemple les verbes irréguliers), précisément dans les éléments les plus courants, les mieux « connus »³³.

6. On peut donc conclure que les « facteurs » systématiques et culturels fonctionnent, par rapport au changement, comme des *sélectionneurs* d'innovations : comme conditions et limites de la liberté linguistique, dans sa tâche qui consiste à faire et à refaire la langue. Des innombrables innovations qui apparaissent dans l'activité de parler, quelques-unes seulement sont adoptées et diffusées, parce que quelques-unes seulement répondent aux possibilités et aux nécessités du système fonctionnel ou rencontrent des conditions favorables dans l'état du savoir linguistique interindividuel. Un changement linguistique commence et se déroule toujours comme le « déplacement » d'une norme. Mais, pour que la norme puisse « être déplacée », il est indispensable : ou que cela soit fonctionnellement opportun et nécessaire, ou que la norme soit ignorée, ou que de l'ignorer n'affecte pas la fonctionnalité de la langue (l'intercompréhension). La langue étant un savoir linguistique traditionnel, elle se modifie plus rapidement durant les époques d'affaiblissement général du savoir, mais les modifications trouvent leurs limites dans la fonctionnalité du système³⁴. La langue étant un système fonctionnel, elle se modifie surtout dans ses « points faibles », c'est-à-dire là où le système lui-même ne correspond pas de façon efficace aux nécessités expressives et communicatives des individus parlants ; mais les modifications « nécessaires » trouvent leurs limites dans l'assurance de la tradition : une norme culturelle vigoureuse peut maintenir indéfiniment même un système « déséquilibré ». De cette manière, les mêmes « facteurs » systématiques et extra-systématiques sont les conditions du changement et de la résistance au changement, et le *rythme* de l'« évolution » linguistique dépend de leur jeu dialectique : de la coïncidence ou de la non-coïncidence entre le fonctionnellement nécessaire et le culturellement consenti, et de la prévalence de l'une ou l'autre des deux séries de « facteurs ».

³³ Cf. les observations de H. PAUL, *Prinzipien*, p. 227.

³⁴ Même les saussuriens les plus rigideusement « orthodoxes », c'est-à-dire partisans des changements fortuits et contraires au structuralisme diachronique, admettent, à tout le moins, ce rôle « négatif » du système par rapport au changement linguistique. Ainsi, par exemple, A. BURGER, *Phonématique et diachronie*, p. 32 : « en général, le rôle du système dans l'évolution de la langue est essentiellement négatif et conservateur : il laisse le champ libre aux innovations qui n'entraînent pas de gêne pour l'intercompréhension ; il empêche ceux qui la gêneraient. »